

**GDAS ?**

LETTRE ADRESSÉE A M. CHEMBONNEAU, SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ  
HISTORIQUE ALGÉRIENNE.

Lorsqu'en 1855 vous avez découvert et publié les trois curieuses inscriptions de *Rar Ez-Zemma*, la fameuse grotte épigraphique du mont Chettaba, près de Constantine, avec leur en-tête énigmatique, GDAS, l'explication que vous avez donnée dès lors de ce sigle exceptionnel m'a paru plausible, surtout en la rapprochant de l'inscription de Constantine rapportée par vous et commençant par

Genio Domus Augustae Sacrum

dont les initiales réunies forment bien le GDAS qu'il s'agissait de développer.

Cependant, un savant, dont l'autorité est grande en pareille matière, n'a pas été de cet avis et il a pensé que le D était l'abréviation de l'ancien nom du Chettaba. Alors, raisonnant d'après cette nouvelle hypothèse, vous avez émis l'idée que ce nom pouvait être *Dyris*, mot par lequel, selon Pline, les indigènes désignaient l'Atlas.

Le savant dont il s'agit n'a pas accepté votre explication, parce que, a-t-il dit, le Chettaba ne dépassant pas 200 mètres, n'est qu'une espèce de colline par rapport à l'ensemble de notre Cordillère africaine, supposant sans doute qu'on n'aurait pas choisi un nain pour personnifier un géant.

Je ne parle que pour mémoire d'une autre opinion qui s'est produite dans le *Moniteur de l'Algérie* (18 Juin 1863), d'après laquelle l'en-tête GDAS serait le nom propre berber IGEDDAS, les faits de la cause ne permettant pas de prendre en considération cette assertion purement gratuite.

Revenant donc à l'opinion du savant cité plus haut, il faut noter d'abord, qu'il l'a exprimée en passant, dans une conversation rapide; et il n'est pas douteux que s'il avait eu le temps de la réflexion, il l'eût modifiée quelque peu. En effet, on ne peut réduire la taille du Chettaba à 200 mètres et le traiter de colline que si on le mesure seulement à partir de la plaine d'où il émerge; mais il a droit, comme les autres montagnes, à réclamer le niveau de la mer pour point de départ, et, alors, il pourra offrir des pics d'une altitude de 4,300 mètres, ce qui suffit pour l'élever au-dessus de la catégorie des simples collines. Je ne sais pas si cela fait autant que Pélion entassé sur Ossa, mais je puis

attester que, de bon compte, cela équivalait à trois Bouzaréa superposés, hauteur assez honnête.

Quant à votre sigle, il se peut que la seconde lettre D, soit l'abréviation du nom de la montagne ; mais, alors même, serait-ce bien le *Dyris* ? D'abord, il est très-probable que Pline commet une confusion lorsqu'il dit que les indigènes de l'Afrique septentrionale donnaient ce nom à l'Atlas.

A cette époque reculée, pas plus que de nos jours, les indigènes n'ont donné un nom unique à une chaîne de montagnes, non plus qu'à un grand fleuve. Ces dénominations générales ne se produisent et n'ont leur raison d'être que chez les peuples dont une centralisation puissante et un énergique sentiment national ont fait un tout homogène. Mais cela ne se rencontre guère chez les populations divisées par tribus, vivant isolées et le plus souvent hostiles entre-elles. Aussi, voyons-nous, par exemple, que l'arabe qui boit les eaux du Chélif à son embouchure ignore quel nom il porte à sa source et n'a pas même le moindre souci de le connaître.

Aussi, en examinant la question d'un peu plus près et depuis que les langues de ce pays nous sont mieux connues, on a eu bientôt découvert que *Dyris*, *Dyrin*, est tout simplement une altération du pluriel berber *Idraren* qui veut dire les montagnes ; ce mot *Dyris* est donc un nom commun devenu un nom propre par l'effet d'un de ces malentendus dont il y a tant d'exemples. C'est ainsi qu'en Sicile, il y a un mont *Gibel* ; à Alger, une porte *Bab Azzoun* et une porte *Bab El-Oued* ; et, au-dessus de Blida, une fontaine d'*Aïn Tala Zid*, c'est-à-dire fontaine de fontaine de fontaine de Zid, le même mot se trouvant répété trois fois : en français, en arabe et en kabyle. C'est le chef-d'œuvre du genre !

Il est évident que la confusion qui a donné naissance au mot *Dyris* n'a jamais existé pour les anciens indigènes qui connaissaient parfaitement la signification des mots de leur langue ; mais elle a dû naître et se propager facilement parmi les colons romains ; et c'est en ce sens qu'il faut amender l'assertion de Pline.

En procédant du connu à l'inconnu, on peut deviner comment cette confusion s'est établie. Le connu le voici :

Un général français se promenait dans les environs de son camp, avec un chef indigène ; désirant savoir le nom du lieu où sa troupe bivouaquait, il questionna l'indigène dans cette intention ; mais chacun d'eux ne sachant guère que sa propre langue, son nez se comprit pas mieux de part que d'autre.

D'où il résulta que l'indigène crut que le général voulait savoir comment on disait en arabe l'accident de terrain sur lequel se trouvait son camp et lui répondit *Koudia*, colline, au lieu de *Draa el Berrouag*, qui était le nom du lieu et celui que le général désirait savoir. Celui-ci s'en alla donc convaincu que l'endroit se nommait *Koudia*.

C'est ainsi, je pense, que les Romains ont pris le change et que le nom commun *Idraren*, les montagnes, est devenu pour eux, sous la forme *Dyris* ou *Dyrin*, le nom propre de l'Atlas.

Avec cet amendement, on peut admettre qu'un hommage ait été rendu au Génie du Dyris, dans la Grotte de Zemma du Chettaba.

Mais l'hypothèse est un terrain scabreux, hérissé de broussailles, semé de fondrières et dont il faut se hâter de sortir le plus tôt possible. Je le ferai en appelant votre attention sur l'inscription n° 4878 d'Orelli, qui est ainsi conçue :

G D N  
T. POMPEIVS  
PEREGRINVS  
AMICVS

Cette épigraphe et trois autres avec même en-tête ayant été découvertes à Nîmes, il n'y a pas moyen de prendre le D pour l'initiale d'un nom de montagne africaine. Aussi, Fabretti a lu : *Genio Domini Nostri*, ce qui rentre dans votre système (première manière).

Mais vient l'inscription suivante dudit recueil (n° 4879), ainsi conçue :

G T N  
EVPORVS  
LIB

Ici, nouvelle conjecture ; on suppose que le T est l'abréviation du prénom du défunt et on lit : *Genio Titi Nostri*. Cette interprétation peut être exacte, mais il se pourrait bien aussi que ce fût tout autre chose.

Vous voyez que je cause avec vous plutôt que je ne disserte et que j'expose sans me hasarder à conclure. Pourtant, c'est déjà quelque chose que de déblayer le terrain de la discussion de quelques erreurs ou impossibilités.

En, somme, si la neutralité en pareille matière était aussi rigoureusement punie que l'abstention d'un citoyen en cas de guerre civile dans certaine république de l'antiquité, je me déclarerais sans doute pour votre première hypothèse.

Quant à *Igeddas* du *Moniteur de l'Algérie*, je ne sais même pas en quoi il se rattache à la question. Éclairez-moi là-dessus, s'il y a lieu et je ferai un post-scriptum à cette lettre.

Tout à vous,

A. BERBRUGGER.

---

### HISTOIRE D'UN CHAPITEAU DE RUSGUNIA.

Du temps des Romains, les bords de la baie d'Alger étaient bien autrement peuplés et animés que sous la domination turque et même de nos jours : d'abord, deux villes importantes se miraient dans ses ondes, aux extrémités de la courbe gracieuse qu'elle décrit sur le littoral africain ; et des fermes opulentes et de fastueuses villas étaient répandues en grand nombre sur le terrain qui les séparait. Pour qui veut bien prendre la peine d'y regarder, les traces de ces constructions intermédiaires sont encore visibles sur le sol, et permettent de constater que ce que nous disons ici n'est pas du domaine de l'archéologie romanesque et fantastique, comme il s'en fait parfois à propos de notre Mauritanie.

Quant aux deux villes, c'étaient *Icosium*, dont Alger occupe aujourd'hui l'emplacement ; puis, en regard, au plein est, *Rusgunia* qui offre encore, entre l'Hamise (Khemis) et le cap Matifou, quelques faibles vestiges de ce qu'elle fut jadis. Car, les Turcs d'Alger l'ont traitée pendant trois siècles comme une simple carrière où ils allaient prendre des matériaux tout taillés pour leurs constructions publiques ; et la colonisation européenne, marchant sur leurs traces, sous ce rapport, ne tardera guère à lui donner le coup de grâce.

En attendant que l'on arrive à dire de *Rusgunia* — comme d'une autre cité plus fameuse, mais avec plus de vérité — *Etiam periere ruinae*, nous allons entretenir nos lecteurs d'une antiquité assez intéressante qui en provient et qui, après avoir été conservée pendant plus de soixante ans, dans une famille musulmane, a fini par aboutir à notre Musée. Et, cependant, le propriétaire paraissait y tenir beaucoup — ce qui causera quelque surprise quand on